

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène DEVAUD

Internat et personnalité

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1938, tome 37, p. 94-97

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

INTERNAT ET PERSONNALITÉ *

On est une personnalité quand on réalise en plénitude la notion de personne. Quand donc est-on une personne ? Je ne m'aventurerai pas dans une définition philosophique embrouillée. Dieu crée l'âme de chacun des hommes en un acte singulier de création et l'unit à un corps, à cet infime élément de matière qui deviendra un corps, si vous préférez. En même temps, il assigne à cet homme, dès son premier instant, une destinée éternelle, le salut par le Christ, une destinée temporelle consistant en des tâches que la Providence a fixées en des circonstances précises : telle situation, tel état, tel lieu, tel milieu. La personne humaine, c'est cette créature en face de sa destinée et de ses tâches temporelles ; elle réalise en une plénitude plus ou moins parfaite la notion de personne selon qu'elle remplit ses tâches propres avec plus ou moins de spontanéité, de conscience, de sentiment de sa responsabilité. Or, les tâches temporelles sont toujours à remplir parmi d'autres hommes et pour autrui ; Dieu nous charge d'un rôle à jouer, d'un personnage parmi d'autres personnages ; il signifie ce rôle par la voix des circonstances et par celle d'une vocation, car en somme chacun a la sienne. Tout homme est appelé à devenir une personnalité, et en tout état, selon le cœur qu'il y met, le service qu'il rend.

Vous avez votre tâche temporelle à remplir maintenant, dans votre état d'interne, et, devant Dieu, vous réalisez plus ou moins bien la notion de personne humaine et chrétienne selon que vous accomplissez plus ou moins bien la tâche qu'il vous a confiée en vous conduisant à l'internat. Mais vous n'êtes point encore une personnalité devant les hommes, parce que ces tâches ne sont qu'une préparation, sous la responsabilité de vos supérieurs, aux tâches de votre état futur ; vous vous y préparez.

Les états sont multiples ; Dieu se plaît à refléter l'infini de sa puissance et de son action en la multiplicité et la variété des vocations humaines. La perfection est une cependant : se rendre semblable, en quelque situation qu'on soit, à cet exemplaire que nous connaissons bien : le Christ. Etre une personnalité, pour nous, chrétiens, c'est accomplir

* Cf. «Les Echos de St-Maurice » de janvier et de février 1938.

la volonté singulière, incessible, incommunicable, de Dieu sur nous, en le servant parmi nos frères comme le servirait le Christ, s'il était à notre place dans l'état qui est le nôtre. Servir comme le Christ, c'est servir Dieu en les autres, comme il l'a fait.

Etre un individu, c'est servir d'abord son *moi*. Etre une personne, c'est dépasser le stade des intérêts égoïstes pour servir Dieu en ses frères. C'est à quoi la communauté de l'internat nous éduque excellemment. La famille est fort inclinée à favoriser le *moi* de l'enfant, à se mettre à sa dévotion, à satisfaire ses caprices, à écarter les difficultés, à s'extasier devant tout ce qu'il fait et dit, à vanter à la ronde ses qualités et même ses défauts. L'enfance est portée à s'en accroire et l'adolescent encore plus. Dans un internat, l'individu compte peu, surtout s'il est nouveau venu ; ce n'est tout d'abord qu'un nom et qu'un numéro sur une liste. L'insignifiance est vite perçue, la suffisance est vite percée. On ne peut en agir à sa tête ; la nécessité s'impose de se fondre en la communauté. On apprend vite à se juger à sa valeur plus exacte, à s'estimer non par rapport à soi, mais par rapport à la communauté. On apprend à servir autre chose que soi, plus grand que soi ; on identifie ses intérêts et ses efforts, ses désirs et ses joies, avec ceux de la communauté. C'est un pas important dans l'acheminement vers la personnalité.

Deux dangers opposés et contradictoires sont à craindre : 1. que le jeune ne sorte pas de la mentalité grégaire, qu'il ne soit plus capable de penser sinon en communauté, d'agir sinon en communauté, qu'il reste un membre passif de la communauté ; 2. qu'il tende au contraire à se servir de la communauté en faveur de ses intérêts individuels, à l'asservir à son ambition, à sa soif de domination ; c'est l'esprit d'arrivisme.

On évite ces deux dangers en suivant la voie droite qui passe entre deux. On évite l'esprit grégaire en accentuant la spontanéité de l'obéissance, en acceptant l'ordre et l'étude d'un assentiment personnel, en accomplissant les prescriptions réglementaires parce qu'on les veut d'une décision personnelle, rendant à Dieu en un effort actif le service qu'il demande dans l'état présent d'interne, en s'appropriant l'assentiment du Christ allant au-devant de la volonté du Père à lui signifiée par celui à qui le Père avait commis l'autorité. Si chacun se lève à l'heure non parce qu'on le

veut, mais parce qu'il le veut, si chacun se rend en étude, en récréation, non parce que le surveillant est là, mais parce que sa conscience est là, et tout le reste, c'est exercer sa vraie personnalité chrétienne : accomplir sa tâche temporelle dans la ligne de sa destinée à tel moment, en tel état, c'est le service actuel par lequel je justifie la création que Dieu a pris la peine de faire en ma personne, le service d'amour qu'il attend, adéquat au moment, au milieu.

Le service spontané rendu à Dieu, par lequel j'échappe à l'esprit de servitude, est service du prochain, généralement, par lequel j'échappe à l'esprit d'asservissement d'autrui. Sa destinée quelle qu'elle soit, la personne l'accomplit non seulement parmi d'autres personnes, mais au service d'autres personnes, elle exige un don de soi aux autres dans un état, dans un métier, dans une fonction. Or, nos inclinations nous portent plutôt à nous servir des autres. La famille ne s'est que trop mise à notre service ; elle n'a pas réprimé suffisamment notre égoïsme, si elle ne l'a soigneusement couvé. Les camarades d'internat se chargent, assez rudement parfois, mais salutairement, de redresser de pareilles déviations ; ils rendent sociables malgré eux de précoces et féroces égoïstes qui, sans leur intervention, seraient devenus promptement de dangereux exploités ; des *solipses* gâtés par leur maman qui, sans eux, seraient devenus des inadaptes, des inadaptables ; des invertébrés douceâtres qui, sans eux, ne seraient jamais devenus des caractères. On gémit dans les poésies et les romans sur les enfants qui pleurent toujours au fond des sombres écoles ; on ne songe pas aux milliers de ceux qui, grâce à la camaraderie communautaire franche, brusque, mais bienfaisante, ont arrondi les angles de leur caractère, ont fortifié leurs vertèbres, ont été rendus mieux aptes à vivre en hommes parmi les hommes ; la communauté les a stimulés dans l'apprentissage du devoir chrétien de servir au lieu d'être servi. Et par ailleurs, combien ont acquis cette vertu si prisée dans les relations sociales, si évangélique, la cordialité. Dans une communauté quelconque, celle de l'internat d'abord, celui qui joue son rôle avec le plus d'efficacité, celui que l'on accueille avec le plus joyeux empressement, n'est-ce pas celui qui est cordial ? Et celui-là est cordial qui se donne dans la joie non à un seul, mais à qui l'entoure, et d'abord à sa communauté familière. Notez à ce propos que la bonne humeur, l'aménité du caractère, la gentillesse,

la serviabilité, ne sont point suggérées par le mécanisme du règlement et de l'ordre du jour. On doit s'imposer ces manières ; ce n'est pas une vertu mécanique que l'on acquiert ; elle est bel et bien notre ouvrage ; mais combien l'ambiance communautaire, qui houspille le maussade et le grincheux, n'a-t-elle pas favorisé l'épanouissement de ces heureuses dispositions ?

Cette aide est encore superficielle.

L'aide profonde qu'apporte l'internat consiste dans l'obligation qu'il impose à l'adolescent d'accomplir ses tâches temporelles dans des circonstances moins étroites et moins faciles que celles de la famille. On affirme sa personnalité quand on s'en tient fermement à son devoir malgré les conjonctures hostiles, à rencontre de la résistance des choses et des gens. Dans une communauté de jeunes hommes, on rencontre la diversité des âges, des tempéraments, des exigences, dont il faut tenir compte, auxquels il faut se plier ; il est des oppositions, des contradictions, des inimitiés, devant lesquelles il faut savoir tenir ; il est des moqueries qu'il faut savoir mépriser ; il est des exemples auxquels il faut rester réfractaire, des sollicitations auxquelles il faut se refuser. Vous commencez dans la fidélité, l'initiative et la persévérance l'apprentissage de votre action de chrétiens parmi la variété des hommes et les multiples aspects du bien et du mal, dans une société à votre taille d'adolescents. Non pas simplement pour vous préserver vous-mêmes de toute contagion damnable, mais pour que l'esprit de la communauté soit celui de la rectitude chrétienne : ses mœurs, celles de la fidélité à la règle, de l'oubli du *moi* perturbateur de l'union, de l'obéissance spontanée et de la générosité cordiale. Car l'esprit de votre internat, c'est vous qui le faites ; le niveau de vitalité intellectuelle et morale, d'amitié et de gaîté est à la mesure de l'influence de ceux qui en sont les éléments agissants, supérieurs ou médiocres. La nécessité de vous débrouiller dans cette société vous exerce à vous défaire de votre égoïsme, vous entraîne à l'art de perdre votre vie pour la gagner devant Dieu, vous rend chaque jour mieux armés pour jouer avec spontanéité, avec conscience, avec courage, le rôle, *persona*, que votre destinée, votre vocation, vous a ménagé au service de votre profession, de votre pays, de l'Eglise, quand vous aurez atteint la plénitude de votre taille d'homme et de fils de Dieu.

Eugène DEVAUD

Professeur à l'Université de Fribourg.